Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 46 [i.e. 47]

Artikel: Questions
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184901

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Et l'atsetiront lo pe biau.
La fenna dè pè Tolotsena
Recafâvè d'ein ourè iena
Asse forta, dè cé dzanliâo
Que fasâi passâ po dâi z'âo,
Dâi pourro cudrons dè pliantadzo,
Que y'ein a dein ti lè veladzo,
Qu'aviont cru vai lè z'éboitons
Per déssus on moué dè rablion.

Lè Combî, conteints, plieins dè dzouïo,
Font âo lulu, portant bin crouïo :
« Ora, l'ami ! n'est pas lo tot,
» Ne vollieint pâyi demi-pot
» Kâ l'est quie on rudo service
» Que vo no fédè vouâi per ice. »
Et l'eintront dein lo cabaret
Qu'est tenu pè François Gatset.
Tandi que bévessont quartetta
Lo dzanliâo, qu'étâi dè godietta,
Lâo fe : Mè vè vo z'espliquâ
Coumeint faut cein mettrè covâ :
A la quiua dè la cavala,
Vo faut niâ on bet dè fiçalla
Et ein alleint lo contr'amont
Lâi peindrè l'âo (don, lo cudron).
Et bintout sodrâ dè l'afférè
On pecheint poliein à criniére.

. . . . . .

Ein monteint pè lo Martsairu
Firont cein qu'étâi convenu,
Quand, arrevâ su la montagne,
Lo tsévau buttè 'na covagne.
Cein fe détatsi lo cudron
Que rebattè du tot amont ;
Mâ ein riblieint su lè rocaillès
Et ein passeint dein lè broussaillès,
L'époâirâ et fe décampâ
Onna lâivra que droumessâ.
Quand lè Combî viront cllia bête,
L'euront bio lâi criâ : « Arrête ! »
Lâi corre aprés, lâi férè : « Tai !

» Petit poliein, cors pas tant fai ! »
La lâivra cheintâi dâo grabudzo
Et tracîvè coumeint n'einludzo,
Que le s'einfatâ dein lè bou
Et adieu Dian ! Lè dou nianiou
Motsets dè restâ lè mans vouidès
Remontont, repreignont lè guidès
Et partont tot capotisâ
Dè cein que cé petit guieusâ
Séyè dinsè parti âo diablio
Na pas s'ein veni dein l'étrablio.

C.-C. D.

Un chroniqueur parisien raconte l'histoire suivante :

Un individu assez correctement mis, mais déplorablement ivre, parcourt le boulevard en criant : *Vive l'empereur !*

C'est le soir.

On l'appréhende au col et on l'engage à se reposer au poste le plus voisin. Il y passe la nuit.

Le lendemain matin, parfaitement dégrisé, il est amené dans le bureau du commissaire de police.

— Vous savez de quoi vous êtes accusé? lui dit le magistrat.

— Pas du tout, monsieur.

— Vous avez crié : *Vive l'empereur !*

— C'est faux, archi-faux !

— Les agents affirment vous avoir entendu.

— Il se peut que les agents m'aient entendu... J'avoue que j'étais un peu lancé... mais ils ont mal entendu. Je suis innocent du cri qu'ils me prêtent.

— Qu'avez-vous donc crié ?

— Voilà, mon président...

— Je ne suis pas votre président.

— Voilà, mon magistrat. Je venais d'acheter cette redingote qui me va comme un charme... ne trouvez-vous pas? Elle est peut-être un peu large, mais je ne déteste pas cela. Les mouvements en sont plus libres, plus aisés. Aussi, dans ma satisfaction, me suis-je laissé entraîner à crier : *Vive l'ampleur !* Voilà ce qui a fait l'erreur de vos agents.

On prétend que le commissaire de police a fait mettre sur-le-champ en liberté cet ivrogne ingénieux.

Un dragon traînant avec fracas son bancal sur le pavé, se donnait des airs ridicules, et appelait pékin tout ce qui ne portait pas l'uniforme.

Passant un jour à Cossonay pour se rendre à un cours de répétition, il entre dans un petit hôtel et demande à dîner. A peine le couvert est-il mis qu'il décroche son bancal, le jette brusquement sur la nappe et casse une assiette.

Le garçon qui le servait, vivement blessé à la vue de cette manière de procéder, quitte, sans mot dire, la salle à manger, se dirige vers la grange et revient bientôt armé d'une longue fourche qu'il dépose à côté du bancal.

« Qu'est-ce que cela veut dire? que signifie cette insolence? fit le dragon.

— Monsieur, répond le garçon sans se déconcerter, quand j'ai vu un pareil couteau sur la nappe, j'ai cru bien faire en l'assortissant d'une fourchette de même taille.

Questions.

Il est certains dictons, certaines locutions populaires dont on se sert journellement sans connaître leur origine; telles sont, par exemple, les phrases suivantes :

Mes amis de Morges.

Nous ignorons totalement ce qui a donné lieu à cette qualification qu'on entend répéter tous les jours.

Solide comme le pont de Morges, se dit lorsqu'on veut parler de quelque chose qui menace ruine ou n'offre que peu de sécurité. Nous ne savons également pas ce qui a pu donner lieu à cette comparai-

son. Y a-t-il eu à Morges un pont mal construit et qui ait croulé dans des circonstances telles qu'on ait pu rappeler le fait dans un sens railleur?

Faisons l'écot de Morges, disons-nous lorsque chacun désire payer sa quote-part d'une dépense faite en commun. Pourquoi? Quelle est l'allusion? nous l'ignorons encore.

Ce sont là autant de questions que nous nous permettons de poser à nos lecteurs dans le but d'obtenir quelques explications.

Le collier de l'orpheline.

(*Fin.*)

— Qu'ai-je fait au ciel pour qu'il m'ait réservé de tels remords!

— Vous voulez dire de tels regrets? répliqua le peintre ému de compassion.

— Non, dis-je, répliqua le comte d'une voix sourde, car depuis mon départ de Paris, je ne pus donner qu'une seule fois de mes nouvelles à Inès. Ce fut de Marseille, mon lieu d'embarquement. Six mois après mon arrivée en Australie, je fus atteint par des fièvres pernicieuses qui, pendant quatre ans, mirent ma vie constamment en danger. Revenu enfin à la santé, je sollicitai et j'obtins un congé pour me rendre en France.

» Je retrouvai ma tante complètement aveugle et frappée d'une incurable surdité: une vieille femme de chambre qui avait connu Inès ne put me renseigner sur son sort.

» Cette jeune demoiselle est devenue bien triste après le » départ de monsieur, me dit-elle, puis elle est tombée ma- » lade, et enfin elle a quitté la maison, sans dire où elle » allait.

Foudroyé en entendant le récit de cette femme, je ne sortis de mon anéantissement que pour me livrer à des recherches sur la pauvre fille, recherches vaines, hélas! Il fallait que la Providence me conduisît ici pour connaître la douloureuse destinée de celle qui fut mon unique affection.

Et le comte prit le médaillon en corail rose qu'il arrosa de larmes.

— Le passé vous accable, répliqua le peinte, et moi, le présent ne me laisse que peu d'espoir.

— Dites-moi donc vos peines, mon ami.

— Peu de mots suffiront pour vous faire comprendre combien je dois être malheureux. Je vous ai parlé de la rencontre ou plutôt de la découverte que nous avions faite de Marguerite au cimetière d'Ivry, je vous ai dit aussi que j'eus le bonheur de prendre part à son éducation. Arrivée à l'âge de sa majorité, j'avais songé à unir mon sort au sien.

« Elle n'a plus de parents, me disais-je, elle n'a pas de fortune; je veux être à la fois et sa famille et son bienfaiteur. Hélas! rêves et illusions, rien ne doit plus se réaliser!

— Quoi! fit le comte, son cœur aurait-il parlé pour un autre?

— Il a parlé pour un autre et cet autre est un terrible rival.

— Que vous nommez?

— Il porte un nom devant lequel tous les fronts s'inclinent.

— Expliquez-vous!

— Il se nomme le Christ! En un mot depuis votre dernière visite, j'ai appris que la volonté de Marguerite est de se faire *sœur de charité*.

— Cette décision n'est peut-être pas irrévocable, fit lentement le comte, elle est peut-être le résultat d'une imagination axaltée par l'isolement. Je ne crois pas le mal incurable; peut-être pourra-t-elle revenir à des sentiments plus en rapport avec sa jeunesse.

Le peintre fit un signe de doute.

— Vous ne croyez pas à mon espoir?

Nouveau signe négatif de Gabriel.

— Je crois deviner, dit M. de Laval, le motif pour lequel elle veut renoncer au monde: sa naissance la pousse à rechercher un autre monde où elle ne sera l'objet d'aucun mépris.

Et se levant:

— Vous avez accompli un noble devoir, dit-il à Gabriel, je vais accomplir le mien!

A quelque temps de là, il reparaissait chez le peintre.

— Je viens vous donner la preuve, dit-il d'un air rayonnant, de ce dont je suis capable; suivez-moi, mon ami suivez-moi! Nous allons sans perdre une minute chez la directrice du pensionnat de Marguerite.

Arrivés dans le *parloir*, le comte s'exprima en ces termes, après avoir remis d'abord à la directrice une grande enveloppe cachetée à la cire:

— Madame, voici l'*acte de reconnaissance* dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir. J'espère que mon enfant y donnera son adhésion.

— Elle y est préparée, monsieur le comte, répondit la directrice.

Et ouvrant une porte donnant sur un salon où l'on entrevit la jenne fille.

— Mademoiselle de Laval, dit-elle avec émotion, venez embrasser votre père!

Marguerite poussa un cri et tomba dans les bras du comte.

Gabriel était comme atterré!

Les motifs pour lesquels la fille de la pauvre Inès voulait prendre la cornette blanche n'existant plus, il ne fut pas nécessaire d'employer de grands raisonnements pour que, deux mois après, la sœur en perspective fût en réalité Mme Gabriel Saint-Remy.

Le jour de son mariage, on remarqua dans sa toilette le gentil *Collier de corail rose*.

Louis Berger.

Nous retrouvons en portefeuille ces quelques vers assez comiques, qui nous avaient été adressés par un de nos lecteurs à l'occasion des longues pluies du printemps dernier:

Il a tant plu
Qu'on ne sait plus
Quel jour il a le plus plu;
C'est ennuyeux et au surplus
S'il eut moins plu
Ça m'eut plus plu.

Théâtre. — Les représentations de la troupe de M. Gaillard sont de plus en plus suivies. Jeudi soir, pour la 2e représentation de l'abonnement, une assez belle salle faisait bien augurer de l'avenir. On dit que les abonnements commencent à s'enlever; c'est un avertissement aux retardataires. *La Belle affaire*, gaie comédie de Cadol, nous a fait apprécier une fois de plus des artistes aimés du public. M. *Gennetier* a détaillé avec beaucoup de finesse le rôle du mari qui abdique pour obtenir le repos, mais qui sait reprendre sa place quand le bonheur de sa fille est en jeu. Grand succès pour Mme *Cramer*, une vraie belle-mère, une belle-mère absolument insupportable, comme il est de tradition dans la comédie française. Mlle *Péri* est vraiment une charmante ingénue. Enfin, une mention très honorable à M. *Ernest Vaslin*, qui marche de progrès en progrès.

Demain, dimanche, *JANE GREY*, grand drame historique, et *Nuit blanche*, opérette d'Offenbach. — On commencera à 7 heures.

Jeudi 21 courant, *Hernani*, drame en 5 actes, par Victor Hugo.

L. Monnet.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY